

85463

1

LEQUEL DES DEUX ?

OU

LA LETTRE ÉQUIVOQUE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

DE M. P.-F.-C. MERVILLE,

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre de
l'Odéon, par les Comédiens du Roi, le 6 Septembre
1814.*



PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français,
n°. 51.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n°. 16, entre celles
Monsieur et Montorgueil.



PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. RIGOBERT, riche Bourgeois (Financier.) **M. BOURDAIS.**
EDMOND, Poète tragique, (1^{er}. Amoureux.) **M. THÉHARD.**
MORINVAL, jeune Officier, (2^e. Amoureux.) **M. PÉLISSIÉ.**
LAFLEUR, Valet d'Edmond, comique. **M. ARMAND.**
ANGÉLIQUE, Fille de M. Rigobert. **M^{lle}. FLEURY.**
HENRIETTE, Suivante d'Angélique. **M^{lle}. DESQUILLÉS.**

*La Scène se passe dans une maison de campagne ,
aux environs de Paris.*

NOTA. Les Personnages sont inscrits en tête de chaque Scène
comme ils sont placés au Théâtre, le premier, à droite de
l'Acteur.



LEQUEL DES DEUX ?

OU

LA LETTRE ÉQUIVOQUE.

Le Théâtre représente un salon ouvert, donnant sur un jardin. Il y a, à la droite des Acteurs, une table chargée de livres et de papiers, et dans le reste de l'appartement, des statues, des bustes, des vases, des tableaux, des dessins; en un mot, tout ce qui peut indiquer au premier coup-d'œil que le maître de la maison est un curieux.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, MORINVAL.

HENRIETTE. *En entrant, elle dépose sur la table une lettre, une anse de vase antique, et une pierre de la forme d'une brique, attachée avec un cordon.*

AH ! que les amoureux sont pressés ! Non , Monsieur ; je n'ai point parlé de votre amour à ma maîtresse : ce n'en est pas encore le temps ; non plus que de vous découvrir à son père.

MORINVAL.

Mais cependant. . .

HENRIETTE.

Mais cependant, vous êtes obligé de vous cacher, pour une mauvaise affaire que vous vous êtes attirée fort gratuitement. Sans mon père, qui a autrefois servi le vôtre, et qui vous aime tendrement, vous n'auriez point trouvé l'asile dont vous jouissez ici depuis six jours.

MORINVAL.

Il est vrai ; mais. . . .

HENRIETTE.

Mon père est à Paris, où probablement il arrange tout cela. Ne pouvez-vous donc vous tranquilliser ? Attendre avec un peu de patience ? Il est bien nécessaire de vous presser si fort, et de livrer des secrets, de l'importance des vôtres, à M. Rigobert,

un homme que vous devriez avoir jugé depuis que vous êtes chez lui : un véritable insensé , qui s'ingère , à cinquante ans , de faire le connaisseur , l'amateur ; qui s'extasie devant un débris de marbre ou de granit ; et qui , dernièrement encore , fondeit en larmes au récit d'un divertissement de l'Opéra.

MORINVAL.

Ah ! tu exagères !

HENRIETTE.

Non , Monsieur , tel est , à la lettre , son ridicule enthousiasme. Il fait le Romain , l'Athénien , le Spartiate ; il se pique surtout d'imiter les anciens dans leur respect pour les lois de l'hospitalité ; et c'est à ce beau travers que nous devons la présence d'Edmond en ces lieux.

MORINVAL.

Hélas !

HENRIETTE.

M. Rigobert ne le connoit pas ; mais il l'a trouvé en contemplation devant notre plâtre de l'Apollon du Belvédère ; et il ne lui en a pas fallu davantage pour le retenir , et lui faire l'accueil le plus favorable.

MORINVAL.

La belle recommandation !

HENRIETTE.

Voilà pourtant l'homme entre les mains de qui vous voulez mettre votre sort. Allez , vous devriez rougir.

MORINVAL.

Ah ! si tu savois ce que c'est que d'aimer !

HENRIETTE.

Je le sais trop , Monsieur , pour mon malheur. J'ai , à cet égard-là , des souvenirs qui valent bien vos affections présentes ; mais je ne vois pas la nécessité de vous compromettre , et de brusquer les choses pour le seul plaisir de le faire.

MORINVAL.

Mais Edmond est aimable , et ta maîtresse. . . .

HENRIETTE.

Edmond est un aventurier que ma maîtresse ne sauroit aimer. M. Rigobert l'a retenu par boutade ; mais , par boutade de même , il va le congédier , au premier jour , le plus poliment du monde.

MORINVAL.

Et s'il alloit me congédier aussi , moi ? Je m'aperçois bien que ma réserve l'offense.

HENRIETTE.

Cette crainte est chimérique : il paroît avoir pris un véritable

attachement pour vous ; mais , fut-elle fondée , il n'en faudroit pas moins persévérer dans votre système. Vous trouverez bien moyen de faire votre paix plus tard. D'ailleurs , M. Rigobert ne fait rien que par le conseil de son fils , qui est son oracle , son die ; et il me paroît , d'après la dernière lettre de mon père , que Valny prend quelque intérêt à vous.

MORINVAL.

Ton père ne s'explique pas assez clairement sur ce jeune homme , pour que nous en puissions tirer une telle conséquence.

HENRIETTE.

A la bonne heure. Mais je connois Valny : c'est un jeune homme plein de chaleur et d'effervescence , peintre déjà fameux , malgré son âge ; à qui ses talens ont fait de puissans protecteurs. L'affaire qui vous cause tant de tourmens , est honorable pour vous , puisque c'est pour avoir arraché un malheureux des mains de deux lâches qui l'attaquoient , que vous vous l'êtes attirée. Il est donc tout naturel que Valny , sur le simple récit que lui aura fait mon père , se soit laissé prévenir en votre faveur.

MORINVAL.

Je n'en disconviens pas ; mais pourquoi , depuis deux jours , ne reçois-je aucune nouvelle ni de ton père , ni de ce Valny ?

HENRIETTE.

Je vous ai déjà dit qu'il étoit arrivé ce matin un paquet pour vous ; mais que le domestique qui l'apportoit , ayant rencontré Edmond dans la grande cour du château , et vous voyant ici deux personnes à qui le message pouvoit s'adresser , l'a remporté , pour ne point faire de quiproquo.

MORINVAL.

Allons , je m'en remets absolument à toi.

HENRIETTE.

Et c'est ce que vous avez de mieux à faire. J'entends M. Rigobert ; laissez-moi seule avec lui : je vais tâcher de m'assurer de ses sentimens , et de. . . .

MORINVAL.

Mais de la prudence. . . .

HENRIETTE.

Reposez-vous sur moi. Le voici : retirez-vous.

SCENE II.

HENRIETTE, M. RIGOBERT.

M. RIGOBERT, *suivant, des yeux, Morinval qui l'a salué en sortant.*

Figure intéressante ! manières gracieuses ! air mélancolique et tendre qui décèle une âme ! . . . Quel dommage que ce jeune homme ne cultive pas les arts ! (les arts ! . . . la plus belle, la plus noble occupation de l'être pensant !) Il auroit , j'en suis sûr , un talent distingué. (*Apercevant Henriette.*) Ah ! c'est vous, Mademoiselle.

HENRIETTE.

Moi-même, Monsieur.

M. RIGOBERT.

Que vous disoit mon jeune hôte ? Je lui trouve l'air bien ému en vous quittant.

HENRIETTE.

Ce qu'il me disoit ?

M. RIGOBERT.

Oui.

HENRIETTE.

Ah ! Monsieur ! je n'oserois vous le répéter : je craindrois de lui faire tort dans votre esprit.

M. RIGOBERT.

Mademoiselle, il est peu de gens qui, à ma place, ne se plaignissent du protégé de votre père : depuis qu'il est en ces lieux, il affecte une réserve vraiment inconvenante. Il a pourtant vu avec quelle franchise désintéressée j'exerçois l'hospitalité, et il auroit dû . . .

HENRIETTE.

Monsieur. . . .

M. RIGOBERT.

Je ne lui en veux pas ; me préservent les dieux de concevoir du ressentiment contre un hôte ! son extérieur, son ton, me plaisent, il a la physionomie distinguée, un air. . . .

HENRIETTE.

Il est vrai. Je ne suis pas versée, comme Monsieur, dans la connoissance de l'antique ; mais je trouve à Morinval un grain de ressemblance avec je ne sais quel grec dont je crois avoir vu le buste dans votre cabinet.

M. RIGOBERT.

Attendez. . . . Oui, parbleu ! elle a ma foi ! raison. Et moi,

qui ne m'en étois pas aperçu ! Vous avez le sens délicat et subtil, Mademoiselle, en effet, Morinval ressemble à Épaminondas.

HENRIETTE.

Épami. . . Oui, monsieur, c'est cela, Épaminondas. Quant à l'air distingué, au ton décent que vous avez observés en lui d'un coup-d'œil si juste, il n'y a rien là-dedans de fort merveilleux : un jeune homme bien né, riche, vivant habituellement dans un certain monde. . . .

M. RIGOBERT.

C'est ce que m'a assuré Dumont, en me le présentant, et je vois qu'il ne m'a pas trompé. Mais revenons à ce qu'il vous disoit : ne craignez rien, je vous le répète, je puis beaucoup souffrir d'un hôte.

HENRIETTE.

Eh bien, Monsieur, puisque vous l'exigez, apprenez donc. . . Je ne sais pourtant si je dois vous instruire de tout cela. . . Il a conçu pour vous tant de respect, tant de vénération. . . .

M. RIGOBERT.

Ah ! . . . je lui reconnois, moi, beaucoup de tact, beaucoup de jugement, et cela n'est pas commun aujourd'hui.

HENRIETTE.

Vos lumières, votre mérite, ont tellement subjugué son âme, ébloui son esprit, qu'il seroit au désespoir, s'il avoit le malheur de vous déplaire.

M. RIGOBERT.

J'ai aussi pour lui trop d'estime et trop de tendresse, pour que son appréhension soit fondée le moins du monde. (*D'un ton très-sérieux.*) Parlez donc, Mademoiselle, parlez, je vous l'ordonne.

HENRIETTE.

Mon devoir est d'obéir. Apprenez qu'il aime Mademoiselle.

M. RIGOBERT.

Ma fille !

HENRIETTE.

Oui, Monsieur.

M. RIGOBERT.

Ah ! ah ! . . . et Angélique est-elle instruite de cet amour ?

HENRIETTE.

Bon dieu ! Monsieur, que dites-vous ? Morinval peut porter loin sans doute l'ardeur, l'extravagance de la passion ; mais il est trop pénétré de ce qu'il vous dit, pour avoir découvert à Mademoiselle un sentiment, qu'il sait bien que vous seul pouvez rendre légitime.

M. RIGOBERT.

Vraiment ?

HENRIETTE.

Sans doute, Monsieur.

M. RIGOBERT.

Voyez un peu, tant de mesure, tant de retenue, dans l'affreux relâchement de mœurs où nous vivons ! cette conduite annonce des principes, une belle âme, et lui gagne tout à fait mon cœur. Mademoiselle ? . . .

HENRIETTE.

Monsieur ? . . .

M. RIGOBERT.

J'avois résolu de ne donner ma fille qu'à quelque artiste célèbre. . . Car ce n'est plus que parmi les artistes qu'on trouve de la franchise, de la cordialité, et ce précieux vernis d'antique bonhomie, si étranger aux autres hommes. . .

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, chacun sait qu'ils n'ont ni intrigue, ni envie, ni morgue : ce sont les meilleurs gens du monde.

M. RIGOBERT.

C'est bien cela. Mais je renonce à mes idées en faveur de Morinval. Un jeune guerrier. . . ressemblant à Epaminondas. . . Il peut s'illustrer quelque jour, devenir utile à sa patrie, à son Roi, soit en défendant nos remparts, soit en faisant triompher nos armes dans les batailles; et, tout bien considéré, j'aime autant un grand général qu'un bon peintre, ou un habile poète, moi.

HENRIETTE.

Et moi aussi, Monsieur.

M. RIGOBERT.

Mademoiselle, que sa famille soit honnête, que ma fille surtout n'ait point d'aversion pour lui, (car j'ai pour principe de ne jamais contraindre l'inclination de mes enfans) je le prends pour mon gendre.

HENRIETTE.

Bien vrai ?

M. RIGOBERT.

Vous pouvez m'en croire.

HENRIETTE.

Ah ! Monsieur, ce pauvre Morinval ! quelle joie je vais lui causer !

M. RIGOBERT.

Je le crois bien, parbleu ! mon Angélique est vraiment char-

mante. Une tête de Vestale absolument : et des talens ! une douceur ! . . . Mais à propos , dites-moi un peu : j'ai entendu le bruit d'une voiture ce matin dans la grande cour : nous est-il arrivé quelqu'un ?

HENRIETTE.

Le valet de chambre de Monsieur votre fils. Il a apporté une longue caisse qui est restée sous le vestibule , cette lettre , cette anse de lampe antique , et ce morceau de craie provenant , dit-il , d'un tuyau de cheminée découvert à *Herculantum*.

M. RIGOBERT.

Voyons , voyons , (*il passe à la table , et prend la pierre avec enthousiasme.*) Voilà donc cette grande question résolue ! il est donc enfin démontré que les anciens se chauffoient comme nous.

HENRIETTE.

Quelle précieuse découverte pour l'humanité ! (*à part , en sortant.*) Mais allons vite instruire Morinval de son bonheur.

SCENE III.

M. RIGOBERT , seul.

Voyons un peu ce que mon fils me mande. (*Il décachette la lettre , et en parcourt rapidement les premières lignes.*)... Oui , oui , voilà qui est arrangé ; je fais cette acquisition J'y emploierai l'argent que je destinois à mon voyage des eaux. J'en souffrirai peut-être un peu ; mais j'aurai là des raretés d'un grand mérite. Et cette tête d'Apollon , et cette édition d'Homère surtout... Il est vrai que je ne sais pas le grec , et que proprement ce livre ne me sera d'aucune utilité ; mais c'est égal , cela fait toujours honneur à une bibliothèque ; puis , quand on meurt , il en est fait mention sur l'affiche de vente ; bien des gens vous prennent pour un érudit , et c'est une grande satisfaction... Mais , continuons. (*Il lit.*) Hum...hum... « vous avez chez vous un jeune » inconnu qui m'a rendu un très-grand service. Il ne sera peut-être jamais en mon pouvoir de m'acquitter envers lui. Il est » honnête , aimable , en passe d'aller à tout : ma sœur ne pour- » roit-elle pas se charger de ma dette ? Voyez , consultez-vous , » je suis retenu à Paris par une légère indisposition ; aussitôt » que ma santé me le permettra , je me rendrai auprès de vous. » Jusques-là , ayez la bonté de ne point parler de moi. S'il étoit » possible que les choses s'arrangeassent d'elles-mêmes , cela » seroit charmant. Recevez , etc. »

Parbleu ! me voilà dans un bel embarras ! quelle lettre équivoque ! les deux jeunes gens que j'ai chez moi en ce moment , paroissent précisément , l'un et l'autre , dans le cas de cette re-

Lequel des deux ?

commandation. Lequel des deux pourtant en est l'objet?... Est-ce Edmond?... Est-ce Morinval?... Je crois, moi, que c'est Edmond. Ce goût, ce tact, cet enthousiasme, tout annonce en lui l'homme qui professe les arts... Pour Morinval, c'est un militaire, voilà tout. Or, lequel des deux, mon fils, peintre célèbre, jeune homme passionné pour son art, et brûlant vraiment du feu sacré, me recommande-t-il si expressément? Est-ce le militaire? Est-ce l'artiste? Ceci ne pourroit pas faire la matière d'un doute; mais, en outre, Edmond n'est ici que depuis deux jours; il y en a six que mon intendant me présenta Morinval: mon fils eût-il donc si long-temps attendu pour me parler d'un homme dont il fait tant de cas, auquel il paroît avoir de si grandes obligations? Cela n'est pas croyable. Vérifions cependant mes conjectures, sachons si Edmond est véritablement artiste, et agissons d'après nos découvertes à cet égard. Voici justement son valet, faisons-le jaser un peu, et tâchons d'abord d'en tirer quelque chose.

SCENE IV.

M. RIGOBERT, LAFLEUR, *un chapeau et un mouchoir à la main.*

M. RIGOBERT.

Je suis ravi de vous voir, mon ami. Dites-moi un peu...où est votre maître?

LAFLEUR.

Je le cherche partout, Monsieur. Depuis ce matin il court sans chapeau, sans mouchoir...

M. RIGOBERT.

Il est sujet aux distractions, à ce qu'il me paroît.

LAFLEUR.

Lui, Monsieur? Je ne connois pas d'homme plus distrait.

M. RIGOBERT.

Voyez-vous ça?... Cela n'est pas étonnant...un artiste...

LAFLEUR.

Un artiste!... Quoi, Monsieur, sauriez-vous?...

M. RIGOBERT.

Tout, mon ami,

LAFLEUR.

Est-il possible?

M. RIGOBERT.

Eh! oui, vous dis-je, je sais que votre maître est artiste... que...il est artiste, n'est-il pas vrai?

LAFLEUR, *hésitant.*

Oui, oui, Monsieur... (à part) je crois qu'il veut me faire parler.

M. RIGOBERT, à part.

A merveille ! (haut) et dans quel genre travaille-t-il ?

LAFLEUR.

Monsieur, je suis au désespoir ; mais quand vous nous obligeâtes, avec tant de grâce, à nous arrêter en ces lieux, la première chose que mon maître exigea de moi, fut de ne le point faire connoître ; je le lui promis ; ainsi...

M. RIGOBERT.

Bien, mon garçon ! fort bien ! la fidélité aux sermens, c'étoit la vertu caractéristique des anciens Romains (à part). Me voilà toujours à peu près sûr de mon fait. Ce que c'est que la sagacité !... Allons maintenant auprès du maître, et achevons de nous convaincre.

SCENE V.

LAFLEUR, *seul.*

Peste de moi ! j'ai pensé me laisser surprendre comme un sot ! n'en disons rien à mon maître, il en mourroit d'inquiétude. Depuis la chute de sa tragédie, il est devenu si honteux, si honteux !... Il semble qu'il se croie frappé de réprobation. Elle étoit pourtant bien belle cette tragédie ! Tous les connoisseurs à qui mon maître payoit à dîner pour avoir leur avis, l'admiraient toujours si unanimement au dessert !... ; mais le voici, chut !...

SCENE VI.

EDMOND, LAFLEUR.

EDMOND. *Il tient un livre.*

Retraite délicieuse ! aimable solitude ! combien la paix et le doux calme que vous offrez sont préférables à ce vain éclat de renommée, à cette fausse lueur de gloire qui séduit notre inexpérience...

LAFLEUR, *continuant.*

Et surtout à ce désolant bruit de sifflets qui dissipe si inhumainement le charme de nos illusions !

EDMOND.

Hein ?

LAFLEUR, *lui donnant son mouchoir et son chapeau.*

Je ne dis rien, Monsieur, je me félicite, comme vous, du calme et de la paix que l'on respire en ces beaux lieux. Partis de Paris, le lendemain de notre catastrophe, à la pointe du jour, nous nous rendions en toute hâte à la campagne de votre oncle. La fatigue nous contraint de nous arrêter un moment ici, et voilà que M. Rigobert, sur notre bonne mine, nous prend pour des amateurs éclairés des raretés qu'il possède. Il nous retient avec tout plein de politesse, et nous installe de vive force au sein de ses heureux Pénates. Il a de bon vin, une fille charmante; vous soupirez, je bois, et ne cesse point de me réjouir, et de remercier les dieux de la protection visible qu'ils nous accordent.

EDMOND.

J'avoue que depuis deux jours que je suis ici, je me crois vraiment dans un autre monde.

LAFLEUR.

Et c'est bien, en effet, dans un autre monde que vous êtes. Qu'est-ce que celui que nous quittons? Un monde de sots, de railleurs, de siffleurs barbares, de furieux qui déclarent la guerre à tous les honnêtes gens qui font de mauvaises tragédies, et qui rossent même, sans pitié, un pauvre diable de domestique qui applaudit, contre leur gré, l'innocent ouvrage de son maître.

EDMOND.

C'en est fait, je renonce au théâtre, foyer des plus ignobles intrigues, source intarissable de dégoûts et d'humiliations. C'est à vous, muse douce et paisible de Racan et de Gessner que je veux consacrer mes veilles.

LAFLEUR.

C'est cela. Au moins, vous ne serez plus sifflé.

SCENE VII.

M. RIGOBERT, EDMOND, LAFLEUR.

M. RIGOBERT, *à Edmond.*

On vous rencontre enfin!...voilà une heure que je cours après vous!

EDMOND.

Qu'avez-vous à me dire?

M. RIGOBERT.

Bien des choses. Avant tout, apprenez que je sais qui vous êtes.

EDMOND.

Vous, Monsieur ?

M. RIGOBERT.

Oui, mon ami, vous êtes reconnu.

LAFLEUR, à part.

Gare à moi !

EDMOND.

Est-il possible ?

M. RIGOBERT.

Eh ! oui, ~~vous~~ dis-je.

EDMOND, à Lafleur.

Ah ! malheureux ! c'est toi qui m'as trahi.

LAFLEUR.

Moi, Monsieur ? avez-vous pu concevoir une telle idée d'un serviteur honnête, d'un homme fidèle à ses sermens comme un ancien Romain ? Demandez à Monsieur.

M. RIGOBERT.

Non, il ne m'a rien dit. Mais vous étiez-vous flatté d'en imposer long-temps à ma pénétration ? Allez, mon ami, quand je ne serois pas sûr de mon fait par une autre voie, ce que j'ai vu de vous depuis deux jours eut suffi pour m'instruire : cette habitude du corps, cette mise un peu négligée, mais où se fait remarquer le goût de l'antique, ce que je ne sais quel feu qui brille dans vos regards et qui décele le génie, tout cela vous avoit presque trahi ; mes soupçons sont maintenant confirmés, et je sais, à n'en point douter, que vous êtes... ce que vous êtes.

EDMOND.

Allons, ne me voilà pas mal.

M. RIGOBERT.

Mais pourquoi affecter avec moi une façon d'être aussi mystérieuse ? Quand on a vos talens, est-ce à l'homme le plus fait pour les apprécier, qu'il en faut dérober la connoissance ?

EDMOND.

Je ne crois pas, Monsieur, que votre intention soit de m'outrager et de profiter du misérable avantage...

M. RIGOBERT.

Vous outrager ! vous offenser ! moi, l'ami, l'admirateur né de tous les artistes, présens, passés et futurs ! Vous ne me rendez pas justice. En supposant que je voulusse un peu m'é

gayer , me jugez-vous assez Vandale , assez barbare , pour le faire aux dépens d'un homme de mérite comme vous ?

LAFLEUR , *à part.*

Aye ! aye ! aye !

M. RIGOBERT , *continuant.*

Dont les productions... (*à part.*) Je ne sais pas ce qu'il a produit ; mais c'est égal... (*haut*) dont les productions sublimes...font les délices du public.

LAFLEUR.

Il est vrai que la dernière l'a furieusement réjoui.

M. RIGOBERT , *à Edmond.*

Ah ! ah ! c'étoit donc bien drôle ?

EDMOND.

Oui , fort drôle , en effet.

LAFLEUR , *se frottant le dos.*

Pas trop pour moi , par exemple.

M. RIGOBERT , *à part.*

Je vois ce que c'est : il donne dans la caricature (*haut*). Ainsi , vous avez adopté le genre... plaisant ?

EDMOND.

Oui , plaisant (*à part*) ; Bourreau !

M. RIGOBERT.

Les Magots ?... Heim ?

LAFLEUR , *à part.*

Les Grecs et les Romains , des magots !...

EDMOND.

Monsieur , je suis quelquefois disposé à me prêter à la plaisanterie ; mais je vous avoue que cette conversation me paroît en passer les bornes. Quoi , parce que j'aurai mis en œuvre un sujet malheureux... ?

M. RIGOBERT.

Malheureux ! laissez donc ?

EDMOND.

Oui , sans cela , Monsieur , j'ose me flatter...

M. RIGOBERT.

Allons , Allons , me croyez-vous de ces gens qui n'estiment que le sévère ; et pour lesquels tout le reste est méprisable ? Il n'y a point de genre qui n'ait son prix : le grotesque a le sien , et vaut , au fond , tout autant que le sérieux.

LAFLEUR, *à part.*

Le grotesque !

EDMOND, *à part.*

Où suis-je ?

M. RIGOBERT, *avec beaucoup de confiance.*

Quel but enfin se propose un artiste ? N'est-ce pas de plaire et d'amuser ? Eh ! qu'importe la route, pourvu qu'on arrive ! N'amuse-t-on qu'en attendrissant ? Ne plaît-on qu'en faisant frémir ? Continuez, continuez, vous dis-je. Ne forcez point votre génie. Soyez persuadé, d'ailleurs, qu'il est autant, et peut-être plus utile à la morale, de faire rire les hommes par des caricatures innocentes, que d'allumer en eux le feu des passions par des conceptions trop tendres ou trop voluptueuses.

LAFLEUR.

La morale nous a donc en une grande obligation ce jour-là ; car tout le monde a bien ri.

EDMOND.

Maraud !

M. RIGOBERT, *à part.*

Je le tiens ! je le tiens ! il convient de tout sans s'en apercevoir (*à Edmond*). Prenez une bonne opinion de vous-même. De la confiance ! de la confiance ! c'est l'âme du talent. Ne vous découragez point : faites-moi des Téniers, des Callots, et moquez-vous...

EDMOND, *outré.*

C'en est trop, Monsieur. Je ne pense pas avoir mérité de pareils procédés, et vous trouverez bon que je quitte, à l'instant même, une maison où je n'avois pas imaginé qu'il fallût servir de jouet au maître, pour payer la prétendue hospitalité qu'on y trouve.

SCENE VIII.

M. RIGOBERT, LAFLEUR.

M. RIGOBERT, *pétrifié.*

Eh bien ? que dit-il donc ? (*Il appelle.*) Monsieur ! Monsieur ! (*à Lafleur.*) Ah ! ça, plaisante-t-il ? Est-il vraiment fâché ?

LAFLEUR.

Vous le demandez, Monsieur ?

M. RIGOBERT.

Sans doute...

LAFLEUR.

Vous , qui vous donnez pour exercer si religieusement les lois de l'hospitalité....

M. RIGOBERT.

Eh bien ?...

LAFLEUR.

Mystifier aussi cruellement vos hôtes ! Ah ! M. Rigobert !...

M. RIGOBERT.

Comment ? De quelle mystification voulez-vous donc parler ?

LAFLEUR.

Comparer un auteur tragique à Callot , à Téniers ! Appeler ses ouvrages des magots !

M. RIGOBERT.

Ah ! mon dieu ! que dites-vous là ? Votre maître fait des tragédies !

LAFLEUR, *fièrement.*

Certainement , Monsieur , et de belles encore !

M. ROBERT, *s'écriant.*

Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait !... mais , aussi , comment deviner ?...

LAFLEUR.

Est-ce que vous l'ignoriez ?

M. RIGOBERT.

Eh ! vraiment oui , je l'ignorois. La conversation s'étoit si singulièrement engagée... une chose en a amené une autre... et j'avois cru... ah ! mon dieu ! mon dieu !... Mon ami , allez auprès de votre maître , dites-lui bien que j'étois dans l'erreur , que... je suis désespéré... les artistes sont si sensibles... courez , courez , tâchez de le retenir ; j'irai auprès de lui quand vous l'aurez préparé à me voir , à m'entendre ; et puisse-je lui faire agréer ma justification.

LAFLEUR.

Cela ne sera pas difficile , Monsieur , et je vous répons que , quoique poète , ce garçon-là n'a pas de fiel du tout (*à part*). Le plaisant quioproquo !... Courons vite désabuser mon maître.

SCENE IX.

M. RIGOBERT, *seul.*

Je n'en reviens pas , en vérité ! la sottise aventure !... Je peux me flatter d'avoir fait quelques gaucheries dans ma vie , mais

jamais aucune de cette force. Au fond, je ne suis pas autrement fâché que les choses aient tourné de la sorte : me voilà instruit du moins ; Edmond est poète , poète tragique : d'après cela , plus de doute , c'est de lui que mon fils me parle. En effet , d'homme de lettres à artiste , il n'y a que la main. De quelle famille je puis me trouver le chef , pourtant ! un fils peintre , un gendre poète !... il ne me manque , à moi , que d'être savant. Mais j'entends ma fille : assurons-nous de l'état de son cœur , avant que de poursuivre l'affaire auprès du jeune homme.

SCENE X.

ANGÉLIQUE, M. RIGOBERT.

M. RIGOBERT.

Eh ! bonjour , mon enfant ! (*déclamant plaisamment ce vers parodié d'Andromaque.*) Tu ne m'as point encore embrassé d'aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai cherché , mon père , pour m'acquitter d'un devoir si précieux et si cher à mon cœur. (*Elle l'embrasse.*)

M. RIGOBERT.

Aimable enfant !... mais qu'as-tu ? Je te trouve un peu pâle , un peu abattue. Aurois-tu mal passé la nuit ?

ANGÉLIQUE.

Non , mon père.

M. RIGOBERT.

As-tu quelque petit chagrin ?

ANGÉLIQUE.

Mes seuls désirs sont de vous voir heureux ; vous me paraissez l'être ; quelles peines voulez-vous que j'éprouve ?

M. RIGOBERT.

Je connois ton cœur , je sais combien tu m'aimes (*avec beaucoup de tendresse*) ; et si tu ne m'aimois pas ainsi , tu serois une ingrante. Mais pour une jeune fille , il est quelquefois de petits nuages , de certaines petites... Tu m'entends ?...

ANGÉLIQUE.

Non.

M. RIGOBERT.

Tiens , ma chère enfant , je vais te parler avec franchise , et j'exige que tu fasses de même. Réponds-moi comme à un ami. Nous recevons beaucoup de monde ici ; je vois mille gens s'empresser autour de toi ; es-tu demeurée insensible à tous ces hommages ? Ton cœur est-il libre ?

Lequel des Deux ?

3

ANGÉLIQUE.

Mon père....

M. RIGOBERT.

Parle.

ANGÉLIQUE, *à part.*

O ciel ! si j'allois l'affliger ! un si bon père !

M. RIGOBERT.

Est-ce que tu manques de confiance en moi ? Ferois-tu cette injure à ton ami ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je connois toute votre tendresse, j'en suis pénétrée de reconnaissance ; et mon embarras...

M. RIGOBERT.

Eh bien , ton embarras ?... d'où naitroit-il ? Voyons, as-tu remarqué quelqu'un ?

ANGÉLIQUE.

Une fille bien née ne doit point disposer de son cœur, sans l'aveu de ses parens, et...

M. RIGOBERT.

J'aime à te voir dans ces sentimens. Cependant on n'est pas absolument maître de cela, ma bonne amie ; et quand on a fait un choix raisonnable, quand la personne que l'on a distinguée est connue...

ANGÉLIQUE, *à part.*

Connue, hélas ! ah ! Morinval ! qu'êtes-vous venu faire ici ?

M. RIGOBERT.

Allons, un peu de courage. Aimerois-tu en effet ?

ANGÉLIQUE, *faisant un effort sur elle-même.*

Non, mon père.

M. RIGOBERT, *enchanté.*

Bien vrai ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! bien vrai.

M. RIGOBERT.

Je n'aurois point exigé le sacrifice d'une inclination raisonnable, ni disposé de toi contre ton gré ; mais je suis enchanté de ce que tu me dis là. Ecoute-moi donc : j'ai un parti à te proposer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ciel !

M. RIGOBERT.

Rassure-toi, ma chère, c'est quelqu'un d'aimable, quel-

qu'un que tu connois que je te destine; en un mot, l'un de ces deux charmans cavaliers qui sont ici. Tu vois que je ne t'ai pas tout à fait mal pourvue. Au reste, demeure là un moment, et je te répons qu'il ne tardera pas à t'y assurer de sa soumission, de son amour, de ses respects, (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

ANGÉLIQUE, *inquiète.*

Dieu! si c'étoit!....

M. RIGOBERT, *à part.*

J'aime son embarras, sa timidité, cette intéressante expression de la pudeur (*haut*). Viens, ma chère fille, viens sur mon sein. Ah! je le vois, tu feras la félicité de mes vieux jours (*en sortant*). Allons vite trouver notre jeune homme. Ah! je suis trop heureux! Je suis trop heureux!

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, HENRIETTE, *entrant comme M. Rigobert sort.*

HENRIETTE.

Quel est donc le sujet de la joie de M. votre père, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère Henriette, tu me vois au désespoir.

HENRIETTE.

Comment, au désespoir? M. votre père paroît si satisfait.

ANGÉLIQUE.

Tu ne sais pas ce qui se passe ici.

HENRIETTE.

Eh! que s'y passe-t-il donc?

ANGÉLIQUE.

Mon père veut me marier.

HENRIETTE.

Et c'est là ce qui vous désespère! Que de filles, de ma connoissance voudroient avoir à s'affliger d'un pareil malheur! Enfin donc, quel est celui qu'on vous destine?

ANGÉLIQUE.

Je l'ignore. Mon père m'a ordonné d'attendre ici, en m'annonçant que mon prétendu alloit venir me présenter ses respects et son amour.

HENRIETTE.

Et vous attendez?

ANGÉLIQUE, *ingénuement.*

Sans doute, il faut bien savoir qui c'est.

Je le sais moi. HENRIETTE.
 Oui? ANGÉLIQUE.
 Oui. HENRIETTE.
 Dis-le moi donc? ANGÉLIQUE.
 HENRIETTE.

Non. Vous m'avez dissimulé l'état de votre cœur ; vous avez mieux aimé vous embarrasser du fardeau d'un secret , que de m'y faire tant soit peu participer : subissez votre sort jusqu'au bout ; périssez , en attendant , d'inquiétude et de curiosité.

ANGÉLIQUE.
 Ma chère Henriette!
 HENRIETTE.
 Non , Mademoiselle , je suis inexorable.
 ANGÉLIQUE.

Quoi ? tu aurois la rigueur ?...

HENRIETTE, *voyant entrer Morinval.*

Tenez , tenez , je l'aurois en vain ; voilà quelqu'un qui ne partage pas mon ressentiment , et qui sans doute ne vous laissera point languir.

SCENE XII.

MORINVAL, ANGÉLIQUE, HENRIETTE.

MORINVAL, *entrant de la coulisse de droite par laquelle il étoit sorti.*

Belle Angélique , ce qu'Henriette vient de m'apprendre est-il bien vrai ? Quoi ! votre père consent à mon bonheur ! il me permet de vous offrir mon cœur et de vous consacrer ma vie ! (*Il tombe à ses genoux.*)

ANGÉLIQUE.
 Ah ! ma chère Henriette !

HENRIETTE.
 Oui , vous êtes trop heureuse (*passant à Morinval*). Levez-vous , Monsieur , on accepte votre cœur , votre amour , vos hommages...

ANGÉLIQUE.
 Henriette !
 HENRIETTE.

Eh bien , allez-vous faire l'enfant , quand votre père , quand

Monsieur , quand tout le monde est d'accord ? (*à Morinval.*)
 Oui , Monsieur , Mademoiselle vous aime.

MORINVAL.

Se peut-il ?

HENRIETTE.

Cela se peut si bien que cela est ; et c'est moi qui vous en répons.

MORINVAL.

Ah ! ma chère Henriette ! (*à Angélique.*) Ah ! Mademoiselle !

SCENE XIII.

MORINVAL , HENRIETTE , ANGÉLIQUE , EDMOND ,
qui entre de la gauche.

EDMOND , *se jetant aux genoux d'Angélique.*

Mademoiselle , permettez à l'homme le plus tendre , le plus respectueux...

HENRIETTE , *à part.*

Eh ! que veut donc celui-ci ? est-il fou ?

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

MORINVAL , *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

EDMOND.

Monsieur votre père ne vous quitte-t-il pas , Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Oui , Monsieur.

EDMOND.

Ne vous a-t-il pas annoncé que le trop heureux époux qu'il vous avoit choisi , alloit apporter à vos pieds ?..

HENRIETTE , *passant vivement à lui.*

Et cet époux , Monsieur ?..

EDMOND , *se levant.*

C'est moi , Mademoiselle.

ANGÉLIQUE , *à part.*

Juste ciel !

HENRIETTE , *à part.*

Oh ! oh ! il y a ici du quiproquo.

MORINVAL , *à part.*

Que diable Henriette est-elle donc venue me conter ?

EDMOND , *à part.*

Il me semble que voilà un aveu qui produit un singulier effet.

(*A Angélique.*) A quoi dois-je attribuer , Mademoiselle , l'étrange surprise où vous paraissez être ?

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon , Monsieur , il y a ici du mal entendu ; je ne sais ce qui peut y avoir donné lieu ; mais permettez-moi de consulter mon père , et de...

EDMOND.

Du mal entendu ? Il n'y en a pas du tout , Mademoiselle. Monsieur votre père me rend le plus fortuné des hommes , en m'accordant votre main ; je viens vous faire hommage de ma tendresse et de ma joie ; quoi , je vous prie , de plus simple et de plus naturel ?

MORINVAL.

Il me semble , Monsieur , que Mademoiselle exprime assez clairement...

EDMOND.

Ah ! ah ! en effet , Monsieur. Mais puis-je vous demander quelle espèce d'intérêt vous prenez à tout ceci ?

MORINVAL.

Ne trouvez-vous pas la question un peu indiscrete , Monsieur ?

EDMOND.

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup pour l'être autant que l'observation que vous vous permettez. Fort de l'aveu du père de Mademoiselle , je crois pouvoir. .

MORINVAL.

Eh ! Monsieur , un homme délicat doit-il abuser d'un semblable privilège ?

EDMOND.

Mais , Monsieur , j'en use , et je n'en abuse pas ; et jusqu'à ce que Mademoiselle m'ait fait connoître que les intentions de son père sont en opposition avec les siennes...

HENRIETTE , *avec empressement.*

S'il ne tient qu'à cela , Monsieur , je vous certifie...

EDMOND , *badinant.*

Un moment , un moment , vous êtes une suivante fort aimable , et que j'estime infiniment ; mais modérez un peu l'ardeur de votre zèle : il finiroit par nous susciter beaucoup trop d'embarras , aussi bien qu'à Monsieur , si vous alliez le consacrant à la défense de toute femme jeune et jolie exposée à l'outrage d'une déclaration.

MORINVAL.

Monsieur , cette froide plaisanterie est déplacée. La présence de Mademoiselle vous enhardit peut-être à tenir un pareil langage ; mais...

EDMOND.

Comment l'entendez-vous ? Je vous prie d'être persuadé que je saurois soutenir ailleurs le ton que j'ai jugé à propos de prendre devant elle.

MORINVAL.

Eh bien , Monsieur ..

EDMOND.

Eh bien , Monsieur...

ANGÉLIQUE.

Ciel ! (à *Morinval.*) Monsieur... Monsieur Morinval , je vous en conjure , retirez-vous ; et , si vous avez quelque déférence pour moi , ayez la bonté de ne point paroître que je ne vous fasse avertir.

HENRIETTE , *qui a passé auprès de Morinval.*
Entendez-vous ?

MORINVAL , à *Angélique.*

Mais...

ANGÉLIQUE.

(*Elle lui fait un geste suppliant. Il sort en regardant Edmond d'un air menaçant.*)

SCENE XIV.

HENRIETTE , ANGÉLIQUE , EDMOND.

ANGÉLIQUE , à *Edmond.*

Pour vous , Monsieur , excusez-moi , je vous prie , et permettez qu'avant de vous répondre d'une manière positive , je demande à mon père le mot d'une énigme où je m'efforce en vain de comprendre quelque chose.

SCENE XV.

EDMOND , *seul.*

Oui ?... je ne suis pas dans le cas de la petite personne , moi ; et s'il y a ici une énigme , il me semble que j'en ai le mot de reste.

SCENE XVI.

M. RIGOBERT , EDMOND.

M. RIGOBERT.

Ma fille vous a déjà quitté ?... Eh bien , comment avez-vous été reçu ?

EDMOND.

Fort bien , en vérité.

M. RIGOBERT.

Je vous l'avois dit : une enfant charmante , la docilité même.

EDMOND.

Je l'ai trouvée là , avec un jeune homme qui m'a fort bien reçu aussi , parbleu !

M. RIGOBERT.

Qui donc ?

EDMOND.

Ce jeune militaire , votre hôte , ainsi que moi.

M. RIGOBERT.

Ah ! ah !... eh bien ?...

EDMOND.

Eh bien , Mademoiselle votre fille n'a pas trop parlé ; mais..

M. RIGOBERT.

J'entends , ce qu'elle a dit vous a suffi. Quand on a votre pénétration...

EDMOND.

Ah ! il ne m'en a pas fallu beaucoup. Le jeune homme , qui parloit pour elle , s'est exprimé de manière... à ne me pas laisser le moindre doute. Il m'a même proposé...

M. RIGOBERT.

Quoi donc ?

EDMOND.

Mais à peu près un coup d'épée.

M. RIGOBERT , *reculant.*

Un coup d'épée !

EDMOND.

Oui.

M. RIGOBERT.

Est-il possible ?

EDMOND.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M. RIGOBERT , *se rapprochant après un petit temps.*
Et ma fille ?

EDMOND.

Elle ne me paroît pas d'une humeur tout à fait aussi guerroyante. Elle s'est bornée à abandonner la place , assez peu disposée , selon que j'en ai pu juger , à confirmer le choix que vous avez bien voulu faire de moi pour son époux.

M. RIGOBERT.

Là !... fiez-vous donc maintenant à la sincérité des jeunes filles !... Sur ce pied là , elle a du penchant pour ce Morinval ?

EDMOND.

A vous dire le vrai , j'en ai peur.

M. RIGOBERT.

Eh bien , moi , je m'en moque ; abuser à ce point de ma confiance , de ma tendresse ! j'en suis indigné. Dans tous les cas , je ne renonce point à mon projet , et vous pouvez toujours compter....

EDMOND.

Un instant , un instant , diable ! prenons-y garde. Votre fille est fort jolie , fort intéressante sans doute ; mais....

M. RIGOBERT.

Vous convient-elle ?

EDMOND.

Assurément ; mais....

M. RIGOBERT.

Laissez-moi donc agir. Ce n'est plus votre affaire à présent , c'est la mienne. Je ne l'ai point contrainte : elle a voulu ruser , jouer de finesse avec moi ; tant pis pour elle. J'aurais pu ce matin céder à ses vœux ; j'entends maintenant qu'elle se plie à mes volontés ; et , pour la punir , je vous la donne.

EDMOND,

Pas mal trouvé , en vérité !

M. RIGOBERT.

Pardon , pardon , je ne sais ce que je dis. Je suis si troublé.... Vous connoissez l'estime que j'ai pour vous. Allez m'attendre dans votre appartement ; et soyez persuadé que j'irai bientôt vous y porter de bonnes nouvelles.

EDMOND.

Mais prenez garde ; n'allez pas encore.. .

M. RIGOBERT.

Ne craignez rien. Un homme sage et prudent ne peut être pris qu'une fois ; et l'école que je viens de faire est mon garant pour la suite.

EDMOND.

S'il est ainsi , je me retire , et m'en remets entièrement à cette sagesse et à cette prudence désormais à l'épreuve de tout.

SCENE XVII.

M. RIGOBERT , *seul*.

Suis-je assez confondu ! Petite indigne ! me jouer de la sorte ! Que va penser de moi ce jeune homme ? Il est piqué , je le vois ; mais comment ai-je pu me laisser tromper aussi grossièrement ? Comment m'ont-ils dérobé leur intelligence ?... Eh ! ah !... Eh ! bon dieu ! m'y voilà. Encore un incident de ma façon !... Henriette aura été rendre à Morinval la conversation que j'ai eue ce matin

Lequel des Deux ?

4

avec elle; mon jeune homme saisissant avidement un espoir qui flattoit sa passion, sera venu trouver ma fille; le reste s'explique de soi.... Et moi qui soupçonnois mon Angélique, la candeur, l'innocence même! Pauvre enfant! c'est qu'au fait elle aura dû trouver fort étrange qu'au lieu d'un époux que je lui avois annoncé, il s'en présentât deux.

SCENE XVIII.

HENRIETTE, M. RIGOBERT.

M. RIGOBERT.

Ah! vous voilà, mademoiselle? Je vous dois bien des remerciemens; vous m'avez attiré de belles affaires.

HENRIETTE.

Si quelqu'un de nous deux est en droit de se plaindre, Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, il me semble que ce n'est pas vous.

M. RIGOBERT.

Comment donc?

HENRIETTE.

Quoi? vous m'autorisez à flatter de quelque espoir la passion de votre jeune hôte, et, dans le même instant, vous lui suscitez vous-même un rival!

M. RIGOBERT.

Il est certain qu'il y a une apparence de droit dans ce que vous me dites là; mais jetez un coup-d'œil sur cette lettre, et jugez si j'ai eu tort d'agir comme j'ai fait. (*Après qu'elle a lu.*) Eh bien?

HENRIETTE.

Eh bien, Monsieur, je ne reviens pas du danger auquel vous vous êtes exposé.

M. RIGOBERT.

Que dites-vous donc là?

HENRIETTE.

Je dis que cette lettre ne concerne que Morinval; qu'elle n'a jamais pu concerner que lui.

M. RIGOBERT.

Quoi? vraiment?

HENRIETTE.

Eh! sans doute, Monsieur. Votre fils a pu être instruit du séjour de Morinval en ces lieux, par mon père qui vous le présenta lui-même.

M. RIGOBERT.

Oui, cela est possible.

HENRIETTE.

Mais d'où a-t-il pu savoir qu'Edmond étoit ici ?

M. RIGOBERT.

Mais de... de... (à part.) Diable ! oui, voilà qui commence à devenir embarrassant.

HENRIETTE.

De personne ; cet aventurier ne s'arrêta chez vous que par hazard, et depuis qu'il y est nous n'avons eu aucune communication au dehors.

M. RIGOBERT.

Vous croyez ?

HENRIETTE.

J'en suis sûre, Monsieur.

M. RIGOBERT.

Mais pourquoi mon fils a-t-il attendu si long-temps à me recommander ce Morinval ?

HENRIETTE.

Je l'ignore ; mais ne vous dit-il pas dans cette lettre qu'il est retenu à Paris par une indisposition ? Qui sait ? Peut-être est-ce cela qui l'a empêché de se livrer plutôt à ce soin.

M. RIGOBERT.

Il n'en faut pas douter. Ah ! bon Dieu ! qu'allois-je faire ?... Ma chère Henriette !... (à lui-même.) On a bien raison de dire qu'un certain bon sens tout simple et tout uni, vaut quelquefois mieux que cette vigueur de tact, que cette force de pénétration qui vous jette presque toujours au-delà des bornes de la réalité. C'est ce qui m'arrive constamment, à moi : je connois peu d'hommes aussi subtils, aussi déliés que je le suis ; eh bien, je me trompe toujours. (à Henriette.) Faites venir Morinval, je veux réparer....

HENRIETTE.

Mais, Monsieur, ne seroit-il pas plus prudent d'envoyer à Paris, et de s'éclaircir davantage ?

M. RIGOBERT.

Tout est suffisamment éclairci. Il est de ces esprits qui n'ont besoin que d'entrevoir la vérité ; et j'en vois ici tout autant qu'il en faut. J'entends, je crois, Edmond ; Morinval a été un peu vif à son égard ; envoyez-le moi, je veux les réconcilier, et tout finir à l'instant même. (Henriette sort.)

SCENE XIX.

M. RIGOBERT, EDMOND, LAFLEUR.

M. RIGOBERT à Edmond

Mon ami... Monsieur... (à part.) Eh bien, je ne sais plus

que lui dire, moi : sa présence m'interdit et me déconcerte à un point... (*haut.*) Mon cher Edmond, vous allez sans doute me trouver inconséquent, irréfléchi... m'accuser de... mais qui peut répondre de ne pas s'égarer quelquefois ? de... Je me trouve avec vous dans la plus étrange conjoncture...

EDMOND.

Qu'est-ce, M. Rigobert ?

LAFLEUR, *à part.*

Encore quelque nouvelle espièglerie.

M. RIGOBERT.

Je suis désolé de vous avoir donné un espoir que... Si vous saviez...

EDMOND.

Expliquez-vous, de grâce.

M. RIGOBERT.

Eh bien, mon cher ami, je ne puis plus vous donner ma fille.

LAFLEUR, *à part.*

Je sentois cela :

EDMOND.

Comment, Monsieur !...

M. RIGOBERT.

J'en suis mortifié ; mais...

EDMOND.

Ainsi, je ne m'étois point trompé : vous me prépariez un affront...

M. RIGOBERT.

Ah ! que vous me connoissez mal ! que vous avez mal lu dans mon cœur ! vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte pour porter au vôtre un coup aussi sensible. Hélas ! je m'y trouve contraint. Une lettre que je reçois de mon fils, de Valny dont vous avez peut-être entendu parler...

EDMOND.

Valny ! Valny ! dites-vous ?

M. RIGOBERT.

Vous le connoissez ?

EDMOND.

Si je le connois ? C'est mon meilleur ami.

M. RIGOBERT.

Hein ? Plaît-il ?...

EDMOND.

Valny est votre fils ! et c'est moi, c'est son ami que vous traitez avec si peu d'égards et de ménagemens !

M. RIGOBERT.

Écoutez donc, écoutez-donc, Monsieur. Diable ! entendons-

nous ; ceci mérite bien un petit éclaircissement. Valny , dites-vous , est votre ami ?

EDMOND.

Assurément.

M. RIGOBERT , à part.

Ah ! mon dieu !... (*haut.*) Eh ! dites-moi , vous a-t-il quelque obligation importante ?

EDMOND.

Je n'ai jamais négligé de lui rendre service quand j'en ai trouvé l'occasion.

M. RIGOBERT , à part.

Oh ! il y a vraiment de quoi perdre la tête ! (à Edmond.) Pourriez-vous me donner quelque preuve de votre liaison avec lui ?

EDMOND.

La question n'est peut-être pas selon les lois de la plus rigoureuse politesse ; n'importe , je ne laisserai pas de vous satisfaire. Je crois avoir justement dans mon porte-feuille quelques lettres qui pourront vous convaincre que je n'ai rien avancé que de réel. Voyez. (*Il lui remet une lettre.*)

M. RIGOBERT.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! il n'est que trop vrai , voilà la main de mon fils. (à part.) Et cette écervelée d'Henriette qui me persuade... (à Edmond.) Je vous demande mille pardons ; mais , mon cher , mettez-vous à ma place : pouvois-je penser que ?...

EDMOND.

Que je fusse l'ami de Valny ?

M. RIGOBERT.

Non , ce n'est pas cela que je veux dire.

EDMOND.

Eh ! mais , Monsieur , que dites-vous donc ?

M. RIGOBERT.

Ma foi , Monsieur , je n'en sais rien.

LAFLEUR , à part.

Eh bien , à la bonne heure !

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE , M. RIGOBERT , MORINVAL , EDMOND ,
LAFLEUR.

MORINVAL , à M. Rigobert.

Monsieur , permettez que ma reconnaissance....

M. RIGOBERT.

Monsieur....

ANGÉLIQUE.

Mon père, souffrez qu'une fille soumise et respectueuse...

M. RIGOBERT.

A l'autre ! (à part.) Fut-il jamais situation semblable à la mienne ! (passant entre Morinval et Edmond.) Messieurs, vous me voyez dans la plus grande anxiété. Je vous trouve tous les deux fort aimables ; vous me paraissez, l'un et l'autre, dignes de ma fille ; mais dites, pensez de moi tout ce qu'il vous plaira, accusez-moi d'indiscrétion, de bizarrerie, de folie même si vous le trouvez bon ; je ne sais plus lequel de vous deux je dois choisir pour gendre.

MORINVAL.

Quoi ? Monsieur...

ANGÉLIQUE, à part.

Ah ! mon dieu !

EDMOND, à part.

Allons, allons, il est clair que le pauvre cher homme perd tout à fait la tête.

LAFLEUR.

Ah ! je garantis qu'il y a long-temps que c'est fini.

SCENE DERNIERE.

ANGÉLIQUE, MORINVAL, HENRIETTE, M. RIGOBERT,
EDMOND, LAFLEUR.

HENRIETTE, accourant.

Nous allons voir si j'avois mal conjecturé : (à M. Rigobert) des lettres de M. votre fils. Celle-ci, pour vous (elle la lui donne.) Cette autre, pour M. Morinval. (Elle la lui remet aussi.) C'est celle de ce matin. (Elle va auprès d'Angélique.)

M. RIGOBERT, se hâtant de décacheter.

Les dieux en soient loués ! si ce sont des éclaircissemens, ils arrivent bien à propos. (Il lit) Hum... hum... « Je sais » que vous avez chez vous deux personnes à chacune desquelles » ma lettre de ce matin peut vous paroître convenir. Je me » hâte de vous expédier celle-ci pour faire cesser l'embarras où » cette lettre équivoque a dû vous jeter. »

HENRIETTE, bas.

Écoutons.

ANGÉLIQUE, de même.

Écoutons.

MORINVAL, de même.

Écoutons.

EDMOND, de même.

Écoutons.

LAFLEUR, les imitant plaisamment.

Écoutons.

(Parlant l'un après l'autre, et dans l'ordre où ils sont indiqués.)

M. RIGOBERT, *après une petite pause.*

Écoutez... (*Il lit.*) « Celui que je vous recommande, se nomme Morinval. »

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! je respire !

HENRIETTE, *à part.*

Quel bonheur !

M. RIGOBERT, *continuant.*

« Il vous mettra lui-même au fait du service qu'il m'a rendu. »
 « Dites lui seulement que je suis l'homme du bois de Boulogne. »

MORINVAL.

Quoi ! c'est à lui que j'ai eu le bonheur de sauver la vie,

HENRIETTE, *à part.*

Je m'en étois presque doutée, moi.

M. RIGOBERT.

La vie !.. Quoi, mon fils vous doit la vie !.. Mon cher ami, il n'est pas à ma disposition de payer un si grand bienfait. Ma fille est ce que je possède de plus précieux : vous l'aimez ; je vous la donne. Puissent sa tendresse et ses vertus embellir quelques instans de votre existence, et nous acquitter un peu envers vous !

MORINVAL.

Ah ! Monsieur ! c'est moi qui vous suis à jamais redevable.

LAFLEUR, *à Edmond.*

Le beau dénouement, Monsieur !

M. RIGOBERT.

Cependant, finissons notre lettre. (*Il lit.*) « L'affaire qui a voit obligé Morinval à se réfugier chez vous, est arrangée, »
 « comme vous l'imaginez bien. Il peut reparoître à Paris quand il le jugera convenable ; je lui en fais passer l'assurance. Le second de vos hôtes est un jeune poëte tragique, plein de talent, espèce de fou que j'aime de tout mon cœur. » (*à Edmond.*) Voilà qui vous concerne, vous, Monsieur.

EDMOND.

Oui, Monsieur, j'entends.

LAFLEUR, *à part.*

Ah ! il s'est reconnu tout de suite.

EDMOND.

Mais comment a-t-on pu savoir ?..

M. RIGOBERT.

Un moment ! un moment ! (*Il lit.*) « Mon domestique l'a aperçu ce matin chez vous. Dites-lui que sa disparition avoit

» inquiété tous ses amis ; mais il peut se remonter. L'affaire
 » pour laquelle il se cache est arrangée aussi. Une seconde re-
 » présentation l'a vengé complètement des manœuvres d'une
 » odieuse cabale. Hier son ouvrage a obtenu le succès le plus
 » flatteur comme le mieux mérité. »

EDMOND.

Est-il possible ?

M. RIGOBERT.

Lisez vous-même.

EDMOND.

Ah ! Monsieur , je suis trop heureux !... gloire inhumaine !
 divinité fugitive et trompeuse ! si le chemin qui conduit jusqu'à
 toi est laborieux et pénible , ah ! que le terme en est délicieux et
 charmant !

LAFLEUR , à Edmond.

Eh bien , Monsieur , quelle muse aura désormais vos hom-
 mages ?

EDMOND , exalté.

Melpomène !

M. RIGOBERT.

Bien ! très-bien , jeune homme ! de la chaleur , de l'enthou-
 siasme ! ce n'est qu'avec cela que l'on va au grand... Ah ! ça ,
 touchez dans la main de votre rival , et soyez amis.

EDMOND.

Très-volontiers !

MORINVAL.

De tout mon cœur !

M. RIGOBERT.

A la bonne heure !.. Nous allons donc tous partir pour Paris.
 (à Morinval.) Vous me conterez en route l'aventure de mon fils.
 Nous y célébrerons l'hymen et les amours. Nous y chanterons ,
 nous y danserons , et puis enfin tout rentrera dans l'ordre accou-
 tumé ; chacun de nous retournera à ses penchans favoris.
 (A Morinval et Angélique.) Vous autres , à votre tendresse.
 (A Edmond.) Vous , aux coupes , aux poisons , aux poignards
 de la tragédie , et moi..

HENRIETTE.

A l'étude des beaux-arts et à la culture des mœurs antiques.

M. RIGOBERT.

« C'est toi qui l'as nommé. » (Prenant la main de Morinval.)
 Mais les anciens aimoient à se livrer au soin de leur famille
 (faisant de même à Edmond), aux douceurs de l'amitié , et
 c'est par ces traits surtout que je veux chercher désormais à
 leur ressembler.

FIN.